CRITIQUE, festival. BERGAME, 12ème Festival Donizetti (Teatro Sociale), le 14 novembre 2026. DONIZETTI : Alahor in Granata. R. De Candia, M. Alkhovic, L. Verecchia, D. Monaco… Benedetto Sica Papa / Chiara Cattani

Après l'ouverture en majesté au Teatro Donizetti avec *L'Esule di Roma*, le 12e Festival Donizetti a poursuivi son exploration des raretés donizettiennes en investissant le charmant *Teatro Sociale* de la ville-haute de Bergame, écrin néoclassique suspendu au-dessus de la ville basse. C'est dans ce cadre intimiste, propice aux redécouvertes, que la manifestation lombarde a exhumé le rarissime titre qu'est *Alahor in Granata*, ouvrage de jeunesse de Gaetano Donizetti, créé à Palerme le 7 janvier 1826 au Teatro Carolino, à une époque où le compositeur bergamasque y exerçait les fonctions de directeur musical. Longtemps considérée comme perdue, la partition autographe a refait surface en 2023 dans

les collections du Conservatoire Alessandro Scarlatti de Palerme, permettant à Edoardo Cavalli d'en établir une édition critique. C'est donc la version originale, et non la révision de 1830 (qui avait servi aux reprises de Séville en 1998 et de Palerme en 1999…), que le public très international de la manifestation italienne a eu le privilège d'entendre – un événement musicologique autant qu'une fête lyrique!

L'argument, tiré d'un roman de Florian déjà mis en musique par Cherubini, plonge l'auditeur dans la Grenade nasride du XVe siècle, déchirée par la *vendetta* entre les *Abencérages* et les *Zégris*. Alahor, dernier héritier mâle de la lignée déchue des *Abencérages*, revient d'exil pour venger son père et arracher sa sœur Zobeida à Muley-Hassem, le frère de l'usurpateur, dont elle est pourtant devenue la favorite. Le roi, figure de sagesse déchirée entre la raison d'État et la passion, tente de pacifier le royaume tout en refusant d'épouser la fille du puissant (Zégri) Alamar, qui ourdit sa vengeance. L'intrigue, passablement embrouillée – l'on peine parfois à distinguer Alahor d'Alamar, et les retournements de situation fleurent bon l'artifice –, se dénoue dans un *happy end* où les deux frères ennemis se réconcilient et où l'amour triomphe. Mais sous ses atours d'*opera seria*, l'ouvrage baigne dans une atmosphère de *semiserio* rossinien, mêlant passions tragiques, personnages volontiers caricaturaux et une écriture vocale d'une virtuosité ébouriffante. La musique, sans être d'une originalité bouleversante, regorge de trouvailles d'orchestration – les mélomanes avertis y reconnaîtront au passage la future entrée de Belcore dans *L'Elisir d'amore* – et concentre ses plus beaux numéros dans un second acte particulièrement généreux.



La direction musicale avait été confiée à la jeune cheffe italienne **Chiara Cattani**, claveciniste et spécialiste du répertoire baroque et classique, qui faisait ses débuts à Bergame. À la tête de l'orchestre ***Gli Originali***, formation sur instruments d'époque dont la texture transparente et les couleurs boisées se prêtent idéalement à ce répertoire, elle a imposé un discours d'une vivacité réjouissante : *tempi* alertes, articulations nettes, un *continuo* imaginatif et un sens aigu du théâtre. Sans jamais forcer le trait, elle a fait ressortir la verve rythmique et l'élan juvénile d'une partition écrite pour briller, tout en accompagnant les chanteurs avec une souplesse exemplaire. Le ***Coro dell'Accademia Teatro alla Scala***, préparé par **Salvo Sgrò**, a déployé une pâte sonore homogène et une précision impeccable, notamment dans les pages chorales qui ponctuent les deux actes avec une efficacité dramatique certaine.

La distribution réunissait une équipe de chanteurs chevronnés

et de jeunes promesses, et le moins que l'on puisse dire est que le plateau a tenu toutes ses promesses. **Laura Verrecchia**, en Muley-Hassem, a impressionné par la profondeur de sa voix et la splendeur de ses graves, drapant le roi de Grenade d'une autorité vocale immédiate ; son air du second acte, où Hassem confie ses tourments entre devoir et désir, a touché par sa noblesse de ligne et son phrasé souverain. La jeune soprano russe **Mira Alkhovik**, en Zobeida, a littéralement ébloui : sa colorature est d'une agilité confondante, ses vocalises fusent avec une précision d'orfèvre, et son timbre clair, juvénile, sait se charger d'une émotion poignante dans les passages lyriques. Elle incarne une héroïne à la fois fragile et déterminée, et l'on comprend sans peine que le roi ait succombé à son charme. Le baryton italien **Roberto de Candia**, grand habitué de la scène bergamasque, incarnait Alahor. Il possède une présence scénique indéniable et une intelligence du texte qui font mouche dans les moments de fureur vengeresse, même si l'on a pu sentir par instants une certaine raideur dans l'émission, comme si le personnage, tout entier tendu vers son désir de vengeance, peinait à trouver la souplesse du *bel canto* pur. On retiendra néanmoins un duel vocal avec Hassem d'une intensité palpable et une humanité qui affleure sous la carapace du guerrier. Autre belle découverte de la soirée, le jeune et sémillant **Dave Monaco**, en Alamar. Le ténor italien, dont c'était la première apparition à Bergame, possède un métal clair, une projection aisée et une musicalité naturelle qui font de son personnage – pourtant passablement falot dans le livret – une présence vocalement stimulante. **Enrico Basso** (Ismaele) et **Cristina De Carolis** (Sulima) complétaient la distribution avec efficacité et modestie, assurant sans faille les rôles secondaires et contribuant à l'équilibre d'ensemble.



Reste la mise en scène de **Benedetto Sicca Papa**, qui signait là une proposition plutôt sage, mais très esthétique et colorée. Le parti pris est celui d'un théâtre narratif et visuel, qui mise sur la suggestion plutôt que sur la transposition conceptuelle. Les décors de **Luigi Ferrigno** – deux murs nus, une plate-forme mobile et un grand cube au centre du plateau – dessinent un espace épuré, presque abstrait, que viennent animer des objets suspendus évoquant vaguement des *chips de crevettes* géantes et, selon les actes, des colonnes ou des tentures. Les costumes de **Marco Piemontese** jouent sur une palette de couleurs chatoyantes – verts émeraude, pourpres, ors – qui tranchent avec la sobriété des murs et confèrent à l'ensemble une indéniable élégance picturale. L'éclairage de **Marco Giusti**, volontiers ténébreux, sculpte les silhouettes et crée des zones d'ombre propices aux complots, tandis que la chorégraphie de **Leonardo Castellani** insuffle un surcroît de vie aux scènes de cour.

Les qualités de cette mise en scène sont réelles : la clarté du récit, la beauté plastique des tableaux, l'idée de faire planer le spectre du père d'Alahor et Zobeida au-dessus de

l’action – un acrobate en tenue arabisante qui descend du ciel à intervalles réguliers –, et surtout la capacité à faire exister le drame sans surcharge conceptuelle. Le **Teatro Sociale**, avec sa jauge intimiste, permet aux chanteurs d’être au plus près du public, et Sicca Papa sait utiliser cette proximité pour créer des moments de tension palpable. Cependant, on peut déplorer une direction d’acteurs souvent statique, laissant les interprètes campés sur des poses convenues, face au public, sans véritable interaction psychologique. Le personnage d’Alamar, affublé de mimiques outrancières et d’un cabotinage qui confine à la caricature, frôle par moments le numéro de pantomime. Certains effets – à commencer par les danseurs qui se démasquent soudain dans le finale – peuvent prêter à sourire, voire à une forme d’hilarité involontaire, là où l’on attendait une élévation tragique.

Il n’en demeure pas moins que la résurrection de cet *Alahor in Granata* rend justice à une partition que l’on croyait à jamais ensevelie – et c’est précisément cela la magie du Festival Donizetti : faire revivre le passé avec les moyens du présent, sans jamais oublier que l’opéra est d’abord un spectacle vivant !

CRITIQUE, festival. BERGAME, 12ème Festival Donizetti (Teatro Sociale), le 14 novembre 2026. DONIZETTI : Alahor in Granata. R. De Candia, M. Alkhovic, L. Verecchia, D. Monaco… Benedetto Sica Papa / Chiara Cattani. Crédit photographique (c) Photo Studio U.V. – Fondazione Teatro Donizetti

CRITIQUE, Festival Donizetti. BERGAME, Teatro Donizetti, le 16 novembre 2025. DONIZETTI : Il Furioso all'isola di san Domingo. P. Bordogna, N. Machaidze, S. Ballerini… Manuel Renga / Alessandro Palumbo

Après les représentations de « *Caterina Cornaro* » et du doublé « *Il Campanello* » et « *Deux hommes et une femme* », le Festival Donizetti a présenté une quatrième rareté captivante : « *Il Furioso all'isola di San Domingo* ». Créé en 1833, juste après « *L'Elisir d'amore* », cet opéra *semiseria* mêle avec habileté des moments comiques à une trame dramatique profonde. Sa spécificité réside dans le fait qu'il s'agit de la première fois où Gaetano Donizetti place un baryton comme héros, confiant le rôle-titre, Cardenio, à Giorgio Ronconi, une innovation pour le compositeur.

L'intrigue, tirée d'un épisode du *Don Quichotte* de Cervantès, est poignante. Après avoir découvert son épouse, Eleonora,

dans les bras d'un autre, le marchand Cardenio fuit son passé et trouve refuge sur l'île de Saint Domingue, où sa douleur le plonge dans une folie furieuse. Rongée par le remords, Eleonora part à sa recherche. Son navire fait naufrage juste devant cette même île, ce qui lui permet de retrouver son mari. Mais Cardenio, lui, ne la reconnaît pas. L'intrigue se complète d'une touchante intrigue secondaire avec la jeune Marcella et son père Bartolomeo, tandis que le serviteur Kaidamà apporte une touche de comédie. L'arrivée de Fernando, le frère de Cardenio, catalyse un dénouement où la folie, la rédemption et le pardon s'entremêlent dans un final aussi inattendu qu'émouvant.

La distribution réunie à Bergame pour cette production a offert une véritable leçon de belcanto. Dans le rôle-titre extrêmement exigeant de Cardenio, le baryton italien **Paolo Bordogna**, grand habitué des lieux, a livré une performance magistrale. Il a incarné la folie du personnage avec une intensité dramatique palpable, tout en faisant preuve d'une agilité vocale remarquable. Son air *« Raggio d'amor parea »*, où il décrit la femme qu'il aimait, était d'une tristesse déchirante, son legato magnifique et son phrasé d'une grande sensibilité. Il a maîtrisé aussi bien les moments de fureur que les passages de profonde vulnérabilité, tenant la salle en haleine de bout en bout. Face à lui, la soprano géorgienne **Nino Machaidze** a été tout simplement sublime en Eleonora ! Dotée d'une voix à la fois lumineuse et riche en couleurs, elle a merveilleusement traduit les peines de l'épouse repentante. Son timbre séduisant et sa facilité déconcertante dans les vocalises les plus complexes ont ébloui l'auditoire. La cabalette finale, bien que potentiellement en décalage avec la mise en scène, a été un tour de force vocal, conclu par des aigus et suraigus formidablement assurés.

Superbe découverte également que le jeune ténor argentin **Santiago Ballerini**, dans le rôle de Fernando, qui a apporté toute la noblesse et l'énergie requises par ce personnage. Sa

superbe voix claire et bien projetée s'est imposée sans difficulté, et il a fait preuve d'une présence scénique solide, qui a renforcé la dynamique dramatique. Un talent à suivre ! Dans le rôle de Marcella, **Giulia Mazzola** a impressionné par la fraîcheur et l'innocence de son soprano. Dès son air d'entrée, *« Freme il mar lontan lontano »*, elle a su émouvoir en exprimant sa compassion pour le « fou », son timbre vif et pétillant apportant une touche de pureté au drame. De son côté, l'excellent baryton italien **Bruno Taddia** a rallié tous les suffrages dans le rôle de Kaidamà, en tirant parti de chaque instant pour créer un personnage hilarant et plein de vie. Son air *« Scelsi la via brevissima »*, dans laquelle il exprime sa terreur panique de Cardenio, a été un moment comique d'anthologie, mêlant un chant précis à un jeu d'acteur désopilant. Enfin, en Bartolomeo, **Valerio Morelli** complète brillamment l'affiche.



Si la musique et le chant ont convaincu, il faut apporter des nuances concernant la mise en scène, confiée aux soins de **Manuel renga**, et qui n'a pas vraiment su s'imposer face à la

partition. La proposition du metteur en scène a consisté à transposer l'action de l'île exotique dans un asile psychiatrique du XXe siècle. Si l'idée de traiter la folie de front n'était pas dénuée d'intérêt, son application a généré plusieurs contradictions. Le travail avec les choristes, chacun incarnant un patient avec une maladie mentale spécifique, était indéniablement professionnel et ajoutait une texture visuelle intrigante. Cependant, cette transposition a créé un décalage persistant avec la musique et le livret. La cabalette finale joyeuse d'Eleonora, par exemple, devenait incompréhensible dans ce contexte froid et clinique. Certains partis pris, comme la réinterprétation du personnage de Fernando en méchant cynique, sont apparus comme imposés de l'extérieur, plutôt que de naître naturellement de l'œuvre.

Heureusement, la direction musicale a racheté les incertitudes scéniques. Le jeune chef italien **Alessandro Palumbo,** à la tête de l'**Orchestre Donizetti**, a fait preuve d'un professionnalisme et d'une énergie remarquables. Il a choisi des *tempi* toujours justes, a phrasé avec une grande sensibilité aux côtés des chanteurs et a insufflé aux cabalettes une vitalité irrésistible. Sous sa baguette, l'orchestre bergamasque s'est avéré être un partenaire familier de la musique de Donizetti, restituant avec brio les couleurs et les contrastes de cette partition ingénieuse, entre accents dramatiques et touches d'humour.

Une nouvelle fois, le **Festival Donizetti** a rempli son rôle avec *brio* : celui de célébrer le maestro bergamasque dans toute la diversité et la richesse de son génie ! Vivement l'édition 2026 qui mettra à l'affiche trois nouveaux titres déjà très attendus : « *Alahor in Granata*« , « *Le convenienze ed inconvenienze teatrali »* et *« L'Esule di Roma »* !…

CRITIQUE, Festival Donizetti. BERGAME, Teatro Donizetti, le 16 novembre 2025. DONIZETTI : Il Furioso all’isola di san Domingo. P. Bordogna, N. Machaidze, S. Ballerini… Manuel Renga / Alessandro Palumbo.Crédit photographique (c) Gianfranco Rota

CRITIQUE, Festival Donizetti. BERGAME, Teatro Donizetti, le 14 novembre 2025. DONIZETTI : Caterina Cornaro. C. Remigio, E. Scala, V. Priante… Francesco MICHELI / Riccardo FRIZZA

L’ouverture du Festival Donizetti Opera 2025 à Bergame a été marquée par la représentation de *Caterina Cornaro*, dans sa version originale restaurée par Eleonora Di Cintio et interprétée pour la première fois sous sa forme authentique. Cette édition critique restitue la partition telle que Donizetti l’avait imaginée (pour Vienne),

avant les coupes de la censure napolitaine (où aura finalement lieu la première) et les adaptations forcées pour les interprètes de la création… La conclusion, notamment, abandonne le ton patriotique pour une fin plus concise et tragique, digne de la dernière œuvre achevée par le compositeur avant son internement psychiatrique, derniers effets d'une syphilis qui lui sera fatale. Si la restitution musicale s'est avérée plutôt enthousiasmante, la mise en scène de Francesco Micheli – une coproduction avec le Teatro Real de Madrid – a, en revanche, suscité l'incompréhension d'une partie du public, allant jusqu'aux huées lors du baisser de rideau.

Grande habituée du festival, la soprano italienne **Carmela Remigio** a fait preuve d'un engagement scénique et dramatique total dans le rôle-titre. Si le timbre n'a rien de particulièrement extraordinaire, ses immenses talents de comédienne – qui ont rendu crédible la dualité du personnage, partagé entre tourments et résignation – ont en revanche suscité l'admiration. Sa musicalité et son traitement des récitatifs doivent aussi être mis à son crédit. Face à elle, l'excellent baryténor sicilien **Enea Scala** continue de s'imposer comme l'un des meilleurs chanteurs belcantistes de sa génération. Outre une palette vocale très diversifiée, un phrasé élégant et un timbre gorgé du soleil de sa Sicile natale, il possède à l'envi le sens des couleurs, de la dynamique et des nuances propres au *belcanto*. Il a fait délirer le public, après son air « *Su, corriamo* » (une page d'une verve presque verdienne…), grâce à l'insolence péremptoire d'aigus aussi sûrs que longuement tenus. De son côté, le baryton italien **Vito Priante** campe un Lusignano noble et pathétique, avec une voix parfaitement timbrée et un phrasé

sensible qui font mouche dans l'air où il se meurt : « *Orsu… Della vittoria* ». La basse **Riccardo Fassi** (Mocenigo) a campé un ambassadeur vénitien autoritaire et glaçant, dont la basse au grain noir a parfaitement servi la fourberie du personnage. Enfin, **Francesco Lucii** (Strozzi) impressionne par sa vaillance, tandis que **Fulvio Valenti** s'avère touchant dans le rôle du père de Caterina.



Quant à la proposition scénique de **Francesco Micheli**, elle a polarisé le public, constituant le point de discorde majeur de la soirée. Sa mise en scène superpose deux époques : à l'histoire du XVe siècle se superpose un récit contemporain où Caterina, après les joies de son mariage, voit son époux tomber malade et être emmené à l'hôpital. Cette transposition, majoritairement située dans le couloir aseptisé d'une clinique, ne nous a vraiment pas convaincu, en créant une confusion entre *flash-back* historique et identification de l'héroïne modernes; De même que certains partis ont été à l'encontre du drame, comme la bataille finale entre Chypriotes et Vénitiens qui était représentée ici… par une opération

chirurgicale, Gerardo troquant son épée contre un scalpel pour tenter de sauver Lusignano ! Enfin, de nombreuses projections de textes (comme « *Mio marito è molto malato* » ou « *Anch'io sono incinta* ») nous ont semblé par trop redondantes, alourdissant le propos au lieu de l'éclairer. Et pour enfoncer le clou, le dénouement voit la reine éponyme trouver du réconfort auprès de Mocenigo, le « méchant » de l'histoire, un choix qui s'avère en totale contradiction flagrante avec la dynamique du livret. Finalement, la proposition scénique de Micheli s'avère si intrusive et si éloignée de l'esprit du livret qu'elle finit par obérer la puissance émotionnelle de l'œuvre…

Par bonheur, la direction musicale de **Riccardo Frizza**, directeur artistique du festival, a été un pilier de cette production. À la tête de l'**Orchestra Donizetti Opera**, Frizza a mis en lumière la riche écriture orchestrale de Donizetti, en soulignant les contrastes et en maintenant un équilibre constant entre la fosse et les chanteurs. Si certains tempi étaient parfois un peu trop contrôlés en première partie, les contrastes et l'ampleur se sont affirmés par la suite, servant la partition sans jamais écraser les solistes – et où le formidable **Coro dell'Accademia Teatro alla Scala** était également parfaitement en place !…



CRITIQUE, Festival Donizetti. BERGAME, Teatro Donizetti, le 14 novembre 2025. DONIZETTI : Caterina Cornaro. C. Remigio, E. Scala, V. Priante… Francesco MICHELI / Riccardo FRIZZA. Crédit photographique (c) Gianfranco Rota